

Récit de captivité¹

Il y eut en réalité trois évasions dans ma vie de prisonnier.

Affecté d'abord sur la ligne Siegfried, pour découper les barbelés, je fus, par la suite, muté dans une fabrique de coussinets dont j'ai oublié le nom et le numéro de Commando, à Wiesbaden.

C'est de Wiesbaden qu'eut lieu ma première évasion, avec un camarade : PERRE Jean, originaire de Paris. Nous avons d'abord été jusqu'à Strasbourg. Là, ne sachant pas où passer la nuit, j'ai demandé à un passant qui m'était certes complètement inconnu, mais qui me paraissait sympathique, de nous indiquer un endroit où nous camoufler pour passer la nuit ; le couvre-feu n'allait pas tarder à sonner. M. VOEGELE, puisque c'est son nom, après quelques instants de réflexion, nous offrit l'abri de son modeste appartement, nous restaura, et le lendemain matin, nous repartîmes chez le beau-frère de M. VOEGELE, M. GEORGE demeurant à Wintzerhein², qui nous hébergea également et nous donna toutes les directives sur le chemin à prendre pour rejoindre la Suisse. (Ci-jointes les deux attestations qui témoignent de mon passage chez ces deux personnes). Je tiens encore à dire ici toute ma vive reconnaissance à ces deux familles qui, au mépris (*des risques*) de terribles représailles n'hésitèrent pas à nous donner le gîte et le couvert et même à payer notre voyage.

Hélas, nous fumes repris tout près de la frontière suisse, aux environs de Ligsdorf, cela parce qu'un individu qui se trouvait dans notre compartiment nous avait dénoncé à la Gestapo. L'officier allemand qui a procédé à notre arrestation était persuadé que j'étais israélite ; comme je niais avec véhémence, je fus souffleté comme je ne l'ai jamais été de ma vie. Devant l'évidence de ma bonne foi, il me présenta ses excuses.

De là, nous avons été envoyés à Strasbourg. Je me vois encore traversant les rues de la ville, menottes aux poings, avec un costume que je m'étais procuré pour mon évasion et que j'avais teint en noir, qui était constellé de trous de mites. Nous avons transité dans un camp de Polonais où nous sommes restés quelques jours. Après avoir subi un interrogatoire très serré sur notre activité dans les différents commandos où nous étions passés, sur notre famille, nos opinions politiques etc., un officier allemand me dit entre autres : « Vous devez certainement avoir beaucoup d'orgueil, peut-être pourrions-nous nous entendre et travailler ensemble ! » Je répondis que le seul désir qui m'animait était de rentrer en France.

Je fus alors dirigé sur Limburg où je fus dépouillé de tous mes objets personnels, même ma gamelle et mon quart me furent confisqués, il ne me restait rien, absolument rien ; on me fit revêtir la tenue bleu horizon de la guerre 14-18. Après quelques jours d'attente, on nous rassembla, on nous fit mettre en rang par trois, puis à plusieurs reprises on nous entremêla, de façon à perdre tout contact entre amis qui, tout naturellement auraient voulu se rapprocher. Je dois préciser qu'avant ce rassemblement, un avis affiché dans le camp nous faisait savoir que nous allions être envoyés dans un lieu dénommé « Rawa-Ruska ».

On nous enferma à quarante dans un wagon à bestiaux. Certains d'entre nous, ayant réussi à scier le plancher de leur wagon dans l'espoir de s'évader, furent repris et répartis dans les compartiments restés intacts, ce qui fait que nous étions plus de quarante entassés, ne pouvant ni nous allonger, ni nous asseoir. Nous étions pratiquement privés de nourriture, d'eau, et dans l'impossibilité de satisfaire aux besoins naturels ; ce voyage fut un enfer.

1 Joint à la demande de titre Interné Résistant déposée en 1962.

2 Voir l'attestation en annexe.

Nous arrivâmes donc à Rawa-Ruska le 12 avril 1942, lors du premier convoi. Ne possédant rien, j'ai ramassé dans le camp une vieille boîte de conserves, couverte de rouille, que j'ai nettoyée avec un peu de terre, et c'est dans cet ustensile que j'ai reçu ma première soupe, la première soupe de Rawa !

Nous vécûmes tous à peu près de la même façon hélas, mais j'ai tout de même un fait à signaler. Une vingtaine de jours avant ma deuxième évasion, me sentant fatigué, je désirais me faire porter malade. Je me rendis à la visite médicale où nous étions cinq ou six. Un infirmier nous donna à chacun un thermomètre. J'attendais mon tour quand j'entendis soudain un hurlement formidable poussé par le docteur allemand qui, ce jour-là, passait la visite. Se dirigeant vers un camarade, il lui prit le thermomètre en braillant de plus belle : « Arbeit, Strafcompanie ! » ; et ainsi, au lieu de quelques jours de repos dont j'avais le plus grand besoin, j'inaugurais, sans savoir pourquoi -qu'avait fait notre camarade ?, la Strafcompanie. Et ainsi, durant quinze jours environ, nous fûmes astreints à décharger, tous les jours, à deux, un immense wagon de charbon. Du matin jusqu'au soir, nous travaillions sans manger, nous n'avions droit « au millet » qu'une fois le wagon entièrement déchargé, il était quelquefois dix heures du soir.

Au bout de quinze jours, on nous fit savoir que la punition était levée. Dès le lendemain, INAUDI Antoine que je connaissais -c'est un Cannois qui attendait impatiemment ma libération, et moi-même, nous fûmes volontaires pour les travaux à l'extérieur du camp. C'est ainsi que nous avons été emmenés, en camion, à une dizaine de kilomètres au sud du camp. Le travail était extrêmement pénible, il fallait casser des blocs de pierre, les réduire en fragments assez petits afin qu'ils puissent être mis dans un concasseur ; après le charbon, les pierres ! Inutile de vous décrire mon état physique, mais j'étais jeune et résistant et j'avais surtout le désir ardent, indomptable, de partir, d'être libre !

Après trois ou quatre jours de ce travail, je décidais avec INAUDI de m'évader encore une fois. Grâce à la complicité de l'homme de confiance et de quelques camarades qui, pendant que nous coupions les barbelés avec une pince que nous avions confectionnée à la forge du chantier, se couaient avec infiniment de soin quelques couvertures, masquant ainsi notre fuite à travers les barbelés.

C'était le 5 août 1942, le soir commençait à peine à tomber quand nous avons pris la route qui devait nous conduire, après maintes et maintes péripéties, vers la Hongrie. J'étais en tenue bleu horizon, nu-pieds -mes pantoufles n'ont tenu que quelques heures ; il fallait pourtant marcher (*malgré*) les pierres, les racines, les champs où le blé venait d'être fauché, tout cela faisant partie du chemin. Mes pieds étaient couverts de plaies, en sang. Si je me permets d'insister, c'est que cette souffrance était intolérable et que je tombais parfois au bord de l'évanouissement. Nous avons escaladé les Carpates, traversé à la nage le Dniestr. Nous nous sommes nourris de framboises que nous cueillions dans les bois et de lait caillé que nous donnaient parfois les paysans, et cela pendant quinze jours.

Enfin, la Hongrie, le 18 août 1942. De nombreux camarades évadés d'Autriche s'y trouvaient déjà. Tous les prisonniers évadés étaient dirigés vers la France (via l'Italie), pour rejoindre Vichy ; mais comme en réalité personne ne rejoignait Vichy, ces rapatriements cessèrent et nous vîmes partir le dernier convoi.

En Hongrie, nous ne fûmes pas considérés comme prisonniers, mais comme internés (j'ai des preuves à l'appui de ce que j'avance). Après un séjour dans une citadelle, j'ai travaillé dans une usine de textiles à Buda, usine qui appartenait à un Français, M. GIRAUD. En 1944, la Hongrie fut occupée par les Allemands. Pour apaiser notre inquiétude, la Légation Française nous avait donné l'assurance que nous ne serions pas repris.

Malgré cette promesse, les Allemands réquisitionnèrent les Français travaillant dans l'usine, une dizaine environ, prétextant un examen de situation. En réalité, ils furent dirigés vers l'Allemagne. Un camarade qui avait pu sauter d'un wagon en marche vint nous confirmer cela. Je ne me trouvais pas au nombre de ces Français car, par bonheur, je faisais partie cette semaine-là d'une équipe de nuit. INAUDI se trouvait à cette époque dans le centre de la Hongrie avec la famille GI-RAUD. En apprenant la rafle effectuée par les Allemands, il revint à Budapest et nous décidâmes d'un commun accord de quitter ce pays qui devenait pour nous si peu hospitalier. Nous y avons vécu vingt-deux mois.

Je dus une troisième fois passer clandestinement une frontière, la frontière hongro-roumaine. Je n'avais aucun papier officiel me permettant de quitter la Hongrie. J'aurais pu être surpris et abattu par une patrouille frontalière, mais tout s'est bien passé pour nous. Je suis resté en Roumanie quatre mois environ. C'est l'avance russe qui m'a permis, le 6 octobre 1944, de profiter des voyages de retour de la Royal Air Force et d'être déposé à Bari (Italie). De là je fus affecté dans une compagnie de l'Armée Française cantonnée à Bagnoli, près de Naples, au 2/194 B.P.N.A.

Je fus embarqué en direction de Marseille où j'arrivai le 29 novembre 1944. Fatigué à l'extrême, je fus reconnu malade par le Docteur SALFETTI du Centre de Démobilisation de Nice ; il me donna six mois de convalescence pour asthénie nerveuse consécutive à mon séjour à Rawa-Ruska.

Je fus démobilisé le 3 mai 1945. Le Docteur STEHELIN, membre de la Société Française de Cardiologie, qui a bien voulu m'établir un certificat, a constaté dès 1945 la sérieuse déficience cardiaque dont j'étais atteint. Depuis, mon état n'a fait qu'empirer.

DANI Louis
2 avenue Isola Bella
CANNES (Alpes Maritimes)

ATTESTATION³

Je soussignée Madame GEORGE née WEISBECKER Marie, domiciliée à Wintzenheim, 7 rue des Petits Champs, certifie sur l'honneur avoir hébergé le 7 mars 1942, pendant son évvasion d'un commando situé à Wiesbaden et gardé militairement, Monsieur DANI Louis.

J'ajoute que M. DANI Louis a eu pendant son passage à Wintzenheim une attitude essentiellement patriotique, en foi de quoi je lui délivre volontiers la présente attestation pour lui servir à compléter son dossier pour l'obtention de la Médaille des Evadés.

Fait à Wintzenheim, le 24 juillet 1963

³ Jointe à la demande de titre Interné Résistant déposée en 1962.